Edgington Susan B., Garcia-Guijarro Luis (éd.), *Jerusalem the Golden. The Origins and Impact of the First Crusade,*

Turnhout, Brepols (Outremer. Studies in the Crusades and the Latin East 3), 2014, 384 p.
ISBN : 9782503551722

À la fin des années 1990, à l'occasion des neuf cents ans de la première croisade (1095-1099), de nombreuses manifestations scientifiques furent organisées. Plusieurs recueils rassemblant les travaux qui y avaient été alors présentés permirent de faire le point sur l'historiographie des dernières décennies consacrée à cet événement majeur tant de l'histoire de l'Europe chrétienne que de celle du Proche-Orient islamique. Aussi surprenant que cela puisse paraître, le présent ouvrage intitulé Jerusalem the Golden. The Origins and Impact of the First Crusade, bien que seulement publié en 2014, est le fruit de l'une de ces manifestations scientifiques. Il rassemble, en effet, pour partie, sous une forme révisée, des contributions qui furent présentées lors d'un colloque tenu à Huesca, en Espagne, quinze ans plus tôt, en septembre 1999, et pour partie des contributions originales, spécialement rédigées pour venir enrichir et compléter ce volume tardivement publié.

L'introduction de Susan B. Edgington revient sur l'historiographie de la première croisade telle qu'elle s'est développée – essentiellement dans le monde anglo-saxon – depuis la tenue des conférences commémoratives, dans le contexte plus global d'un monde entré de plein pied depuis dans l'ère du « Choc des civilisations » et d'internet. On regrettera dans cet exercice de synthèse, toujours difficile, l'absence de références à l'historiographie récente autre qu'anglophone, pas plus que – à l'exception du remarquable article de Konrad Hirschler [(1)] – la prise en compte de la « vision de l'Autre » à travers les écrits des historiens arabisants, et encore moins arabophones.

Dix-neuf contributions composent ce volume. Elles sont regroupées en quatre grandes thématiques qui, suivant un séquençage chronologique, entendent embrasser la première croisade dans sa globalité et éclairer ses origines, son déroulement, ses conséquences et, enfin, le processus de « mémorialisation » dont elle a pu faire l'objet [(2)].

La première partie thématique de l'ouvrage, intitulée The Origins and Background of the First crusade, revient sur le contexte à la fois idéologique, politique, et culturel qui a servi de ferment à la première croisade au cours du dernier quart du XIe siècle. Certains aspects du contexte, notamment idéologique, font encore débat aujourd'hui, comme le montrent les contributions de H.E.J. Cowdrey et de J. Flori, qui se répondent et s'opposent en partie, notamment sur la nature même de la croisade et son assimilation ou non à un pèlerinage en armes. Dès l'introduction de son article, Cowdrey prend position, affirmant avec force, que « (…) dans ses origines et son développement, du début à la fin, la Première Croisade eut, dans des proportions grossièrement équivalentes, à la fois le caractère d'un pèlerinage armé et celui d'une guerre sainte ». La contribution de Cowdrey insiste notamment sur l'existence, dès le dernier quart du XIe siècle, d'un discours pontifical assurant la promotion et l'expansion de l'idée selon laquelle le fait de mourir au combat, les armes à la main, au cours d'une guerre juste (entendue contre les Sarrasins, les Hongrois ou les peuples nordiques), permettait aux combattants, en qualité de martyrs, d'entrer immédiatement au paradis et d'être récompensés par la vie éternelle. D'une manière plus générale, Cowdrey questionne l'évolution du concept pontifical de « violence juste » (just violence) vers celui de « violence méritoire » (meritorious violence), – dans un sens de guerre approuvée par Dieu – comme moyens individuel et collectif d'atteindre le Salut, un processus dont la croisade serait l'expression voire l'aboutissement. Pour Cowdrey, les concepts de croisade et de guerre juste grandirent ensemble, s'enrichirent l'un l'autre pour finir, à partir du XIIe siècle, par se compléter, « laissant pour longtemps à l'Europe chrétienne un héritage ambivalent ».

La première croisade culmine en juillet 1099 avec la prise de Jérusalem. Mais, quelle place occupait réellement la ville dans les motivations des premiers croisés au moment de leur départ ? Hautement symbolique pour les uns, ou au contraire, possédant une faible charge idéologique pour les autres, la part exacte que la ville de Jérusalem a pu prendre dans les motivations des premiers croisés demeure encore un sujet de débat chez les historiens. Comme le remarque J. Flori, la ville de Jérusalem est omniprésente dans la plupart des documents relatifs à la première croisade (discours, chartes, lettres et chroniques). Contrairement à Cowdrey, Flori refuse catégoriquement l'assimilation de la croisade

(1) Hirschler (K.), « The Jerusalem Conquest of 492/1099 in the Medieval Arabic Historiography of the Crusades: From Regional Plurality to Islamic Narrative », *Crusades* 13, 2014, p. 37-76.

(2) On trouve une discussion particulièrement intéressante sur le rapport entre croisade et mémoire ainsi que de nombreuses pistes de recherche dans, Zouache (A.), « Croisade, mémoire et guerre : perspective de recherche », *Bibliothèque de l'École des Chartes* 168, 2010, p. 517-537.

BCAI 31 (2017) Edgington Susan B., Garcia-Guijarro Luis (éd.): Jerusalem the Golden. The Origins and Impact of the First Crusade., recensé par Mathieu Eychenne
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

à un pèlerinage aux lieux saints, fût-il armé. Il identifie, dans son article, trois principales motivations spirituelles comme étant autant de « facteurs de sacralisation de la croisade » : la reconquête de la Jérusalem terrestre, l'entrée dans la Jérusalem Céleste, et la construction de la Jérusalem spirituelle. La reconquête de la Jérusalem terrestre insistait sur la notion de « guerre sacralisée », soulignant le caractère éminemment guerrier de l'expédition, plus que des pèlerins et des pénitents, tous les guerriers se considéraient en effet comme des milites Christi, des combattants du Christ et de la Foi. S'assurer l'entrée dans la Jérusalem Céleste relevait plutôt d'une vision eschatologique de la ville. Flori plaide d'ailleurs ici pour une prise en compte renouvelée de l'attente apocalyptique ou millénariste, considérant qu'elle revêtait, dès le milieu du XIe siècle, les contours d'un véritable mouvement de masse. Enfin, la construction de la Jérusalem spirituelle souligne le fait que la première croisade avait une indéniable dimension de « guerre missionnaire ». Ainsi, Flori montre que la première croisade était tout à la fois, dans la mentalité des chevaliers qui y prirent part, une guerre de reconquête chrétienne, une guerre sainte à connotation eschatologique et une guerre de religion destinée à favoriser la conversion mais que « (…) les croisés qui, jusqu'ici et dès leur départ se percevaient avant tout comme des milites Christi, prennent conscience, après leur conquête de la ville sainte et en l'absence de toute manifestation tangibles d'une autre Jérusalem, d'être aussi des pèlerins (…). » (p. 50).

L'article de M. Rojas propose une large réflexion sur la conduite opérationnelle de la guerre elle-même. L'auteur expose ainsi le contexte intellectuel et culturel de la première croisade, notamment à travers la culture stratégique et tactique des guerriers au XIe siècle.

Dans quelle mesure la première croisade interférait-elle avec les intérêts politiques et commerciaux en Méditerranée des différentes républiques maritimes italiennes (Gênes, Venise, Pise et Amalfi) qui en assurèrent en grande partie la logistique et le financement ? À différents niveaux, ces républiques italiennes entretenaient des liens et des relations avec Byzance et/ou avec les pouvoirs musulmans d'Égypte et du Levant. Pour M. Carr, la nature et l'intensité de leur engagement dans la croisade apparaissent ainsi comme la difficile recherche d'un équilibre entre préservation de ces intérêts propres et participation à une entreprise collective engageant la chrétienté toute entière. Ainsi explique-t-il les réticences de Venise et Amalfi à s'engager dans l'entreprise (les deux républiques entretenant de profitables relations avec les pouvoirs musulmans et Byzance), et, au contraire, l'indéniable enthousiasme de Pise et Gênes (dont l'histoire commune avec l'islam était plus conflictuelle et leurs liens avec Byzance nettement plus distendus).

Le dernier texte de cette thématique évalue l'importance de la croisade dans le débat interne à l'Église latine. R. Somerville insiste sur l'importance relative de la croisade telle qu'elle se dégage de son étude des actes de la dizaine de conciles – dont celui de Clermont en 1095 – qui se tinrent au cours du pontificat d'Urbain II (1088-99), une documentation répartie de façon inéquitable entre les différentes assemblées comme le déplore l'auteur. Il apparaît toutefois que la croisade n'était ni la seule, ni forcément la principale préoccupation de l'Église à la fin du XIe siècle. À Clermont, par exemple, le schisme pontifical et les troubles au sein même de l'Église latine entraînèrent un grand nombre de règlements relatifs aux nominations canoniques aux charges ecclésiastiques ou à la place des laïcs dans les affaires de l'Église.

Le déroulement de la première croisade elle-même (The Course of the Crusade) est au cœur des contributions de la deuxième partie de l'ouvrage. La contribution de J. Riley-Smith revient sur la question des liens idéologiques entre pèlerinage et croisade précédemment initiée par Cowdrey et Flori. Pour Riley-Smith, si la croisade utilise bien les traditions des pèlerinages du XIe siècle, elle n'en est en aucun cas une excroissance et, dès son origine, elle s'en distingue clairement et constitue un nouveau départ. Sa contribution revient notamment sur la question du port d'arme. Pour Riley-Smith, les pèlerins de la première croisade, censés voyager sans armes, étaient pourtant armés. En la matière, il considère toutefois que la première croisade n'a pas établi une nouvelle norme : une fois Jérusalem prise, les règles ordinaires du pèlerinage prévalurent de nouveau, les pèlerins retournant à un état désarmé alors même que le chemin du retour vers l'Europe était des plus périlleux. Riley-Smith expose le modèle particulier par lequel les pèlerins, dans le cadre de la croisade, eurent, selon lui, accès aux armes : ils n'étaient pas volontaires à une action militaire avant d'avoir rempli leurs obligations religieuses en visitant les lieux saints à l'intérieur et autour de Jérusalem.

L'article de J. Bronstein revient sur un événement polémique de la première croisade : les massacres et persécutions perpétrés, au printemps 1096, contre les communautés juives par des bandes de croisés, de pauvres, mais aussi des citoyens, encadrés par des chevaliers expérimentés. Ces actes de violence n'eurent pas lieu en Terre Sainte mais en Europe même, dans la vallée du Rhin notamment, à Speyer, Mayence, Worms, Cologne, Metz, Trier, Regensburg et jusqu'à Prague. Les motivations des croisés ayant

BCAI 31 (2017) Edgington Susan B., Garcia-Guijarro Luis (éd.): Jerusalem the Golden. The Origins and Impact of the First Crusade., recensé par Mathieu Eychenne
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

perpétré ces exactions anti-juives demeurent une source de débat historiographique. Comme l'expose Bronstein, c'est l'intentionnalité des actes, les motivations des croisés et, par-delà, l'idéologie même de la croisade qui sont ici questionnées. Sur ces trois points, comme le souligne l'auteur, Riley-Smith s'oppose à Kedar en affirmant que les pillages et extorsions contre les juifs ne furent jamais des buts affirmés des croisés mais plutôt des moyens, communs alors, d'approvisionner une armée sous-équipée, et que, pas plus le désir de venger la crucifixion du Christ en s'attaquant aux juifs que l'ambition de les convertir par la force n'ont été des motivations crédibles faisant partie intégrante de l'idéologie des croisés. Notant que la question des conversions forcées est devenue centrale ces dernières années dans l'historiographie de la croisade comme dans celle de l'histoire juive, Bronstein montre que, concernant les persécutions de 1096, les études les plus récentes semblent finalement privilégier l'idée que leur but principal fut tout simplement le massacre, et non la conversion de masse. En effet, le choix de la conversion ne semble en réalité avoir été proposé qu'à un nombre restreint d'individus, ceux ayant des relations personnelles avec des notables chrétiens locaux, et seulement en certaines circonstances.

Loin de se présenter comme un mouvement militaire uni et solidaire mu par un même but, l'armée de la première croisade fut en réalité traversée par les tensions et dissensions internes sur lesquelles se concentre l'article de J. France. Le cheminement de cette armée, d'Antioche à Jérusalem, entre juin 1098 et juillet 1099, fut long et chaotique et J. France expose les raisons matérielles, diplomatiques, politiques, environnementales permettant d'expliquer le retard pris par les croisés après la prise d'Antioche, fin juin 1098 – les chefs militaires ne s'accordèrent pour faire route vers Jérusalem qu'en novembre 1098 et l'armée ne s'y dirigea pas avant janvier 1099. J. France met notamment l'accent sur le violent conflit qui éclata entre Bohémond et le comte Raymond de Toulouse après la prise d'Antioche, et sur les intérêts divergents qui se manifestèrent dès lors. La dispute entraîna d'abord la dispersion des troupes, détournant la croisade de son but et la mettant même entièrement en péril. À partir de janvier 1099, la réconciliation fut partiellement scellée et un modus vivendi fut trouvé lorsque Raymond de Toulouse parvint à convaincre les principaux autres chefs militaires de se placer sous son commandement, au moins jusqu'à la capture de Jérusalem. Des failles de cette unité de façade, que J. France analyse et recontextualise, ni les Fatimides, ni les Seldjoukides, eux-mêmes trop faibles et trop divisés, ne surent ou ne purent tirer parti pour empêcher la ville de Jérusalem de tomber.

La contribution de J. France pose notamment clairement la question de la direction opérationnelle de la première croisade, un sujet sur lequel se concentre aussi L. Garcia-Guijarro en étudiant le rôle effectif du pape réformiste Urbain II. L'auteur étudie les lettres que les croisés adressèrent au pape en septembre 1098. Sur ce sujet aussi, l'historiographie oscille entre l'idée d'une impulsion univoque et unidirectionnelle donnée par la seule papauté ou, au contraire, celle d'une expédition autonome dont les membres, n'étant pas partis d'Europe avec une idée pleinement formée de leur entreprise, façonnèrent en route le concept de croisade sur la base de leurs expériences. De cette dernière tendance se dégage ainsi l'idée que cette « nouvelle forme de pèlerinage » n'aurait en réalité eu aucune origine institutionnelle et que le concept de croisade aurait été créé par les participants au mouvement eux-mêmes (p. 152). Pour L. Garcia-Guijarro, cette dernière interprétation ne résiste toutefois pas à l'examen de la lettre que les chefs militaires croisés envoyèrent d'Antioche au pape Urbain II en septembre 1098. Détaillant son contenu et les thèmes que cette lettre aborde, l'auteur identifie deux niveaux d'analyse : celui des principes et de l'impulsion initiale du projet de croisade dans lequel le pouvoir pontifical apparaît comme jouant un rôle dominant, et celui de la réalisation politique, militaire et pratique du projet dans lequel les pouvoirs séculiers semblent affirmer leur point de vue et avoir eu le dernier mot.

La première croisade fut une expérience individuelle et collective. Dans son article, S. Spencer s'attaque à un champ en plein essor dans l'historiographie du Moyen Âge, celui des émotions, un champ encore peu abordé de manière panoramique par les spécialistes des Croisades. Le langage émotionnel relevé dans les sources narratives est ici considéré en tant que représentation et fonction textuelle, permettant aux différents auteurs de construire l'image du « Croisé idéalisé » (idealised crusader). Ce « croisé idéalisé » apparaît ainsi dépourvu de toute peur de mourir car il se sent protégé par Dieu. En revanche, il n'est pas rare qu'il pleure. L'une des fonctions de ces pleurs était clairement religieuse, c'était un « mode légitime d'implorer l'aide de Dieu », fonction qui n'était pas réservée aux seuls ecclésiastiques, mais qui symbolisait le dévouement du croisé envers Jérusalem, une « manifestation visuelle de [sa] piété ». La colère, dernière émotion étudiée par Spencer, est la moins présente dans les récits primitifs des croisades, et semble avoir été perçue soit comme un vice ou un sentiment socialement dangereux, soit, au contraire, comme un sentiment acceptable voire digne d'éloge, une forme de compassion envers les victimes. L'article de Spencer montre ainsi que, si les émotions

BCAI 31 (2017) Edgington Susan B., Garcia-Guijarro Luis (éd.): Jerusalem the Golden. The Origins and Impact of the First Crusade., recensé par Mathieu Eychenne
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

constituent une part relativement modeste, mais néanmoins significative, de l'image du miles Christi idéal, leur usage dans les sources narratives, semble avoir été clair : aider à communiquer la spiritualité et les motivations des croisés.

A. Murray étudie le siège de Jérusalem. Il dresse ainsi un état des lieux des sources narratives occidentales permettant de reconstruire les événements, (p. 192-197), posant la question des différences parmi les auteurs entre participants à la croisade et témoins oculaires (p. 199-200). Dans le tableau n°1 (p. 202), il évalue, par le nombre de pages que chacune des sources narratives étudiées accordent au siège et à la prise de Jérusalem, le poids de cet événement au sein de chaque œuvre. Grâce au tableau n°2 (p. 204-205), il fournit une liste synoptique détaillée fort utile des événements décrits (ou omis) dans chacune de ces sources narratives. Dans un dernier développement, enfin, l'auteur revient sur les massacres des 15-17 juillet 1099, l'un des plus controversé et sanglant épisode de la première croisade. De tous les récits de ces événements, seul celui d'Albert d'Aix propose une analyse stratégique de la situation à partir d'une explication rationnelle. Tous les autres auteurs, au contraire, interprètent et justifient ces massacres en termes de purification des Lieux Saints approuvée par Dieu et de vengeance contre les occupants musulmans.

La troisième partie, The Impact of the Crusade, cherche à identifier et étudier les différentes conséquences de la première croisade. Pour ce faire, les dimensions politique, psychologique et sociétale de ces événements majeurs sont interrogées. M. Brett revient sur les réactions politiques des pouvoirs musulmans au choc de la première croisade et de l'établissement des royaumes latins en Orient en dressant un tableau général des tentatives seldjoukides et fatimides de s'y opposer. S. Menache, quant à elle, porte son attention sur l'expérience de la croisade en elle-même et sur ses aspects psychologiques. Elle étudie ainsi l'émergence et l'affirmation des émotions lors de trois événements majeurs survenus au cours du premier siècle de la croisade (1095-1187) : l'appel initial à la croisade du pape Urbain II et la conquête de Jérusalem (1095-1099), la chute d'Édesse (fin 1144) et la deuxième croisade, et enfin, la défaite des armées chrétiennes lors de la bataille de Ḥaṭṭīn (juillet 1187). L'auteur pointe les limites de l'enquête terminologique considérant que « les chroniqueurs médiévaux utilisaient tout le large spectre de termes à leur disposition sans faire de claires différentiations entre la colère, la haine, la violence et la revanche, des termes qui étaient employés de façon distinctive aussi bien dans la jurisprudence contemporaine que dans les traités théologiques. » (p. 252). Elle plaide ainsi pour la recontextualisation historique des émotions, notamment négatives et considère que le discours émotionnel est un récit politique qui doit être lu et compris comme tel.

La première croisade et son impact sur les générations futures sont étudiés par S. Kangas. Ce dernier s'intéresse notamment à la participation des enfants et des adolescents à la croisade au XIIe siècle et étudie le cas des enfants qui voyagèrent en Orient avec leurs familles. Son analyse des cadres plus généraux qui soutinrent l'engagement dans la croisade des générations postérieures à la première croisade permet de montrer le rôle de la famille, de l'éducation, de la religiosité, et de la culture laïque.

Précisément, la dernière partie de ce recueil, The Afterlife of the Crusade, rassemble des études cherchant à identifier le processus de « mémorialisation de la première croisade » à travers les représentations, réinterprétations, réécritures, et réinventions dont elle fut l'objet. E. Bellomo s'intéresse à la façon dont le prestige et la notoriété de certains notables des villes communales italiennes se sont construits, entre le XIIe et le XVe siècle, par l'utilisation et la reconstruction d'une mémoire ayant trait à la participation à la première croisade et à la conquête du Saint-Sépulcre. Bellomo montre ainsi comment, dans l'histoire officielle de la ville, au XIIe siècle, la participation de Gênes dans la première croisade – quoiqu'importante – demeura marginale, au contraire du rôle minime des croisés milanais et lombards qui fit quant à lui l'objet d'une intéressante réécriture dans les écrits locaux. Enfin, Bellomo étudie l'utilisation de la croisade dans le développement de traditions familiales propres au sein de l'aristocratie communale à Milan comme à Florence.

S. Parsons étudie la postérité littéraire des participants à la croisade dans la Chanson d'Antioche, Insistant notamment sur la figure de Robert de Normandie, l'un des chefs militaires de l'expédition, il met en évidence la façon dont la Chanson d'Antioche s'insérait dans un large processus d'embellissement, de glorification et d'héroïsation des participants à la croisade, déjà en cours dans les chroniques latines. Dans un même ordre d'idée, C. Sweetenham s'intéresse à la « face la plus sombre » (the darker side) de la croisade et de son message tel qu'on le retrouve dans le cycle français de la croisade au début du XIIIe siècle (la Chanson d'Antioche, la Chanson des Chétifs, et la Chanson de Jérusalem). Trois épisodes mettant en scène des comportements peu honorables d'anti-héros ont retenu son attention : la lâcheté du comte de Blois, le cannibalisme des « Tafurs » à Antioche et le récit humoristique du vol de l'âne de Pierre

BCAI 31 (2017) Edgington Susan B., Garcia-Guijarro Luis (éd.): Jerusalem the Golden. The Origins and Impact of the First Crusade., recensé par Mathieu Eychenne
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Postel. L'auteur montre ainsi, à travers ces exemples, comment ces figures d'anti-héros participent à la construction d'un discours sur la rédemption à travers la croisade.

Si les premiers récits littéraires ont construit l'image des musulmans (ici les « Sarrasins ») comme l'antithèse des nobles et vertueux chevaliers chrétiens, en proposant une description stéréotypique de leur comportement, de leur apparence physique ou de leurs qualités morales (démoniaques, cruels, malhonnêtes, dotés d'un appétit sexuel bestial, noirs et hideux, démesurément grands), quelle fut leur image dans l'iconographie médiévale ? La contribution de R. Bartal traite la question au sein de la sculpture romane, à travers l'étude de quatre groupes de programmes sculpturaux ayant trait au conflit entre chrétiens et musulmans. Elle relève ainsi l'utilisation classique des thèmes bibliques ou le recours à des références à la Chanson de Roland dans laquelle les Musulmans ne sont pas identifiés pour ce qu'ils sont, mais au sein d'une allégorie traditionnelle. En définitive, Bartal souligne que, dans la sculpture romane, le musulman n'était pas représenté comme un être humain, il était déshumanisé et représenté comme le symbole de la défaite.

R. Irwin propose une contribution originale en s'intéressant à la première croisade à travers les romans, mais aussi les films produits en Orient et en Occident. Il nous entraîne dans les œuvres romanesques de Walter Scott, – ce « père du roman historique », produit de l'impérialisme de son temps qui n'était finalement que peu intéressé par le Moyen Âge – et de certains auteurs du XXe siècle (l'archéologue et écrivain britannique Alfred Duggan, l'historienne Zoé Oldenbourg, Russel Hoban). N'ayant trouvé aucune œuvre se rapportant à la première croisade, Irwin considère que, sans doute en raison de la défaite des musulmans, le sujet a été jugé peu attirant contrairement à la troisième croisade qui a fait l'objet de plusieurs romans et films arabes dans lesquels l'unité arabe et la nécessité de leaders forts sont mises en avant dans le contexte du nationalisme arabe de l'époque, comme dans le plus célèbre d'entre eux, le Saladin (1963) de Youssef Chahine. Irwin s'intéresse aussi aux films occidentaux sur les croisades : The Crusades (1935) et King Richard and the Crusaders (1954) de Cecil B. DeMille, King of Heaven (2005) de Ridley Scott, pour montrer que finalement l'Histoire n'y est souvent qu'un prétexte au service du divertissement.

Un index permet de guider le lecteur dans ce riche volume, tout comme les cinq cartes proposées retraçant le trajet des croisés à travers l'Europe jusqu'à Constantinople (carte 1), à travers l'Anatolie (carte 2), d'Antioche à Jérusalem (carte 4), ainsi que les sièges d'Antioche à l'hiver 1097-98 (carte 3) et de Jérusalem, en juillet 1099.

Mathieu Eychenne
Junior Fellow
Annemarie Schimmel Kolleg - Universität Bonn

BCAI 31 (2017) Edgington Susan B., Garcia-Guijarro Luis (éd.): Jerusalem the Golden. The Origins and Impact of the First Crusade., recensé par Mathieu Eychenne
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net